

L'Abille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 22 février 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 915 Rue Canal, N.O., Lne. Fahrenheit Centgrade

M. ALDRICH ET SON Projet d'économie.

Parmi les hommes qui ont le plus marqué dernièrement au Congrès des Etats-Unis, est M. Aldrich, un de ceux qui ont donné leurs noms à notre nouveau tarif douanier à cause de la part active et importante qu'ils ont prise à son élaboration.

M. Aldrich, en matière de finances, est une autorité, c'est pourquoi sa parole au Congrès est tant écoutée. A une des dernières séances du Sénat, il s'est exprimé d'une façon qui a causé quelques surprises à ses collègues; il leur a assuré que si on lui en donnait le pouvoir, il réduirait de 300,000,000 les dépenses annuelles du gouvernement.

M. Aldrich trouve surannées les méthodes en usage et les voudrait voir complètement changées; elle les cause au pays, par an, une perte de cent millions de dollars. Le projet de loi que discute le Sénat a été amendé et pourrait à ce que nous autres que des membres du Congrès en fassent partie, cinq sénateurs et cinq représentants.

M. Dolliver, collègue de M. Aldrich, ne partage pas la façon de voir de celui-ci; il craint que l'adoption de son projet de loi ne fasse nuire à notre pays; on lui a dans la confiance qu'il a dans la sagesse et la compétence de l'Administration.

La Commission dont M. Aldrich demande la création ne serait d'aucune utilité, croit M. Dolliver; elle nuirait, au contraire, aux intérêts du gouvernement et jetterait du désordre sur le pays. D'abord, elle coûterait trois-cent mille dollars à entretenir, et augmenterait sans nécessité le nom-

bre déjà trop grand des Commissions.

Pour qu'il ne vint à la pensée de personne qu'il obéissait à un sentiment intéressé en demandant la création de la Commission, M. Aldrich a tenu à faire savoir qu'il ne désirait pas faire partie de la Commission. Il a parlé de certains travaux qui se font en double dans divers Départements de l'Administration, ce qui devrait être évité; là déjà, a-t-il ajouté, il y aurait de fortes économies à faire.

M. Money, un autre collègue de M. Aldrich, a trouvé très grave l'assertion de ce dernier; qu'il se dépensait en pure perte cent millions de dollars par an dans les bureaux du gouvernement. Il s'est déclaré partisan de la Commission en question; mais ne la voudrait pas composer uniquement de membres du Congrès.

Les discussions sur ce sujet se sont prolongées à l'infini et n'ont pris fin qu'avec la levée de la séance.

LA Fin du Monde PAR LA SCIENCE.

La Science, depuis les inondations, a une mauvaise presse. Des écrivains de grand renom et de grand talent, qui ont recueilli dans les lettres et même à l'Académie, la succession de M. Brantôme, dressent en termes amers le bilan de sa faillite, qu'ils ne seraient pas éloignés de qualifier de banqueroute.

Ils reprochent à la première des sciences inexactes, la météorologie, de n'avoir pas été capable de nous prévenir du catastrophe qui menaçait Paris et sa banlieue. Quant à la science des ingénieurs, elle lui a préparé des voies d'accès par la perforation à plusieurs étages du sous-sol parisien déposé, vidé, fouillé, en long, en large et surtout en profondeur. Que de trous! Que de trous!

En des articles qui ressemblent à des réquisitoires, on accuse la Science d'avoir fait courir à Paris un danger mortel. Et l'on ajoute que, si une limite n'est pas imposée à ses fantaisies perforatrices, elle pourrait bien un jour être la cause d'un cataclysme où disparaîtrait la capitale de la France.

Evidemment, la fin de Paris constitue l'une de ces hypothèses qui épouvantent l'imagination, mais la fin du monde mérite bien aussi que l'on y réfléchisse. Or, la fin du monde — "la Fin du monde par la Science" — a été prédite il y a juste cinquante ans, en un volume étrange, par un homme à la mémoire duquel les désastres de l'heure présente donnent une singulière actualité.

Il s'appelait Eugène Huzar. C'était un littérateur non sans mérite, mais surtout un philosophe qui se plaisait, loin des sciences, dans les longues recherches et les conceptions abstruses. L'étude du développement des sciences, déjà prodigieuses à une époque qui nous paraît aujourd'hui presque enfantine, lui inspira, dans une sorte de vertige — où il entre une part d'extraordinaire pressentiment — une théorie bizarre et troublante.

Se demandant si l'orgueil de l'homme n'a pas besoin d'être abaissé et son audace réfrénée, il arrivait à cette conclusion que l'homme est destiné à périr, et le monde avec lui, par cette Science

même dont il est si fier. Lisez, méditez ces phrases, écrites en 1855. Elles ressemblent étrangement à une prophétie pour 1910:

"Plus l'homme s'efforce et réussit à assujettir le monde, plus il approche de sa ruine. Chaque progrès scientifique qu'il fait, chaque découverte qu'il apporte avec elle au danger, apporte avec elle un danger. Or, les dangers de la Science seront d'autant plus grands dans l'avenir que l'homme fera des expériences plus grandes, plus capitales, plus définitives. Un cataclysme universel sera le résultat de la dernière. Un jour, l'homme vaudra soulever le monde, et le monde retombera sur lui."

Des mots, des mots! ricane-t-on les premières de la Science sceptique et, si j'ose dire, de la Science qui ne sait rien. Non: pas des mots, des faits. Quand nous portons sur la nature une main de plus en plus téméraire, nous touchons aux lois qui contiennent son équilibre. Huzar le démontre par des arguments dont voici le schéma: Nous déboisons les montagnes. Qu'arrive-t-il? Des inondations dans les plaines — la Science officielle elle-même ne peut le nier en ce moment. — Autre résultat: des ensablages, comme ceux de la Loire, devenue innavigable. Le déboisement n'amène pas seulement le trouble dans la terre, mais dans l'air: l'atmosphère que nous respirons reste, en effet, viciée de tout l'acide carbonique que les arbres nous rendaient le service d'absorber. Cet acide, d'autre part, augmente sans cesse sa mortelle quantité par la combustion toujours plus considérable des minéraux que nous arrachons des profondeurs du sol pour entretenir nos usines, nos bateaux à vapeur, nos chemins de fer: noyade et asphyxie. Il y a pis. Ne peut-on craindre que la masse énorme, chaque année plus colossale, de millions et de millions de tonnes de houille et de pétrole extraites des entrailles de la terre, poids incalculable qui disparaît en fumée légère, ne change un jour, en modifiant le poids spécifique du globe, le centre de sa gravité et ne le fasse dévier de son axe? Moins une révolution, un bouleversement des saisons, qui rendraient inhabitable la plus grande partie de notre planète?

Et les courants électriques, ces tensions fabuleuses qui nous donnent, avec la lumière, la force mécanique appliquée à des usages sans cesse grandissants, toutes ces découvertes dont Huzar ne pouvait avoir la moindre idée, pourquoi n'auraient-elles pas, en compensation de leurs avantages, leurs périls qui restent ignorés pour cette valable raison que personne ne s'occupe de les rechercher?

Même avant les dirigeables et les aéroplanes, il était dangereux d'élever trop longtemps dans les nuages. Eugène Huzar voulait que l'histoire de l'humanité se plât à la théorie qu'il soutenait, et il imagine une explication toute neuve, mais fort peu orthodoxe, du péché originel, l'orgueil, qui devenait une faute commise contre les lois de l'harmonie universelle. L'Eden figurait une civilisation déjà fort avancée, et l'arbre de la Science, encyclopédie des connaissances humaines, portait comme le fruit de mort, la dernière expérience scientifique. Quand l'homme, tenté par le serpent de la séduction, le cueillit d'une main audacieuse, l'équilibre du monde se trouva rompu. Il fut, dans un cataclysme planétaire, chassé de l'Eden, c'est à dire que le monde revint au chaos et que les rares survi-

vants du désastre durent refaire une civilisation.

"Donc, concluait-il, quand nous serons, par nos fautes, arrivés au terme de notre cycle; quand, ivres d'orgueil et d'espérance, nous nous avancerons pour cueillir le dernier fruit de l'arbre, nous tomberons fondroyés sous notre conquête. Quelques naufragés échappés, restés, comme au temps du déluge biblique, pour recommencer une autre humanité, elle-même destinée à périr comme celles qui l'auront précédée."

Surtout pour nous, chrétiens, il est évident qu'il s'agit de "La Fin du monde par la Science", fait fausse route et déraillé. Les théoriciens du tout par la Science seraient tout dépendant d'ironiser contre lui. Au lieu de ces jours derniers, qui paraissent être les derniers jours d'une moitié de Paris, les plus calés en "x" et les plus fiers d'"y" n'ont pas opposer, en des pitoyables interviews, que des clichés sur "l'impuissance de l'homme devant les forces aveugles de la nature."

A ces grands pontifes, le moine bachelier, n'ayant pas encore oublié son cours de Logique, aurait victorieusement répondu qu'il n'y a pas "de forces aveugles de la nature." Attendez que la nature obéit à des lois permanentes qui ne sont pas aveugles, mais que, simplement, nous ignorons encore. Si nous arrivons à les connaître, peut-être pourrions-nous les combattre, peut-être les asservir. En attendant, ce ne sont pas les forces de la nature qui sont aveugles; c'est nous, puisque nous ne les connaissons pas.

Quant à la fin du monde, qu'elle arrive par la Science, suivant la théorie de Huzar, ou qu'elle ait une cause fermée aux recherches humaines, qu'elle soit imminente ou reculée à des milliers de siècles, il est une chose, une seule, dont nous sommes certains, c'est qu'elle viendra à l'heure marquée par Dieu, qui reste maître souverain de nos destinées, en dépit de toutes les "séparations" et de toutes les "neutralités."

GEORGES HULLARD

Une interview de Napoléon.

Il vient de paraître à Londres, des Mémoires sous forme de journal intime de lord Broughton, le célèbre ami de lord Byron plus connu sous son pseudonyme littéraire de Hobhouse. L'auteur, dans ces souvenirs, qu'il ne faut pas lire sans quelque défiance de l'imagination du narrateur, raconte, entre autres choses, comment un de ses amis se rendit à l'île d'Elbe, uniquement dans l'intention d'interviewer, comme nous disons aujourd'hui, Napoléon captif. M. Michel Delines donne une traduction de ce morceau:

"Un jour, à l'heure où l'Empereur faisait sa promenade quotidienne avec Bertrand, l'Anglais se mit si ostensiblement sur le chemin de Napoléon, que celui-ci ne put s'empêcher de remarquer l'importun. — Qui êtes-vous? lui demanda-t-il brusquement. — Un Anglais. — Que venez-vous faire ici? — Je suis venu ici dans l'intention de vous voir. — Avez-vous des nouvelles de Paris? — Pas beaucoup... On a arrêté une trentaine de personnes et redoublé la garde. — Vous entendez, Bertrand? s'écria Napoléon. Qu'on donne un cheval à cet Anglais, il m'accompagnera..."

Sans tenir compte des objections de Bertrand, Napoléon se dirigea avec le nouveau venu du côté de San-Martino, qui lui tenait lieu de maison de campagne. — Que pensez-vous de la situation en France? demanda-t-il. — Sire, répondit l'Anglais, il y a eu un orage dans la nuit, le lendemain il n'y avait plus de vent, mais la mer est restée démontée... — C'est bien! répondit Napoléon. Puis il ne dit plus rien jusqu'à ce qu'il eussent atteint San-Martino. Il introduisit l'Anglais dans une petite chambre et resta seul avec lui. — Maintenant vous pouvez me poser toutes les questions que vous voudrez, je vous répondrai... — L'Anglais ne se fit pas dire deux fois et commença son interview. — Pourquoi, sire, êtes-vous resté si longtemps à Moscou? — J'ai étudié la carte météorologique des trente dernières années, l'hiver de 1812 est arrivé cinq semaines trop tôt. Je ne pouvais pas le prévoir. J'ai commis une faute, comme j'en ai commise beaucoup durant ma longue vie de soldat et d'homme politique. — Comment? une dizaine de fautes par jour? — Oui, une dizaine de fautes par jour... Ainsi, j'ai commis une faute en tentant de conquérir l'Angleterre... J'ai toujours dit qu'il n'existe que deux nations: la nation anglaise et la nation française... C'est moi qui ai créé la nation française, qu'aurait fait les Anglais, si j'avais opéré une descente en Angleterre? — Nous nous serions levés comme un seul homme... Moi, personnellement, malgré le culte d'admiration que je vous ai voué, je vous aurais probablement empoisonné... Je vous aurais envoyé une douzaine de bouteilles de vin empoisonné... Enfin j'aurais trouvé le moyen de débarquer l'Angleterre de vous... — Vous auriez eu raison, répondit Napoléon... Ainsi, vous pensez que l'Angleterre n'aurait pas accepté mon gouvernement? — Non, l'Angleterre admire votre génie, mais vous avez commis deux ou trois actes qu'elle ne peut vous pardonner... — Lesquels? — Sire, je crains de vous offenser en les rappelant. — Parlez... — Eh bien, d'abord la mort du duc d'Enghien... — Bah! ce sont des bêtises. — Comment! tuer un homme de cette façon, cela s'appelle une bêtise? — Pourquoi a-t-il été tué avec Georges et Pichegru à cinq milles de la frontière française? — Pourquoi ne se tenait-il pas ailleurs? — C'est un Conseil de guerre qui l'a jugé et condamné... Ce n'est pas pendant la nuit qu'on l'a fusillé, mais le matin... On m'a dit que je devais le condamner à mort... — Je suis très heureux de voir, répondit l'Anglais, que vous avez de cette occasion... (L'Anglais n'était véritablement pas difficile!) L'empereur s'excusa ensuite sur la nécessité du massacre des Turcs à Jaffa. Il soléte de rire quand l'ami d'Hobhouse lui demanda s'il est vrai qu'un de ses mamelouks lui ait offert de lui couper la tête. — Quelle ineptie! s'écria-t-il. Ne me restait-il rien d'autre à faire? Comment! me suicider comme un malheureux banqueroutier qui après avoir perdu sa fortune se fait sauter la cervelle. Non, Napoléon reste toujours Napoléon, il saura toujours supporter l'infortune... Vous

avouerez que je suis en ce moment dans une meilleure situation que lorsque j'étais officier d'artillerie.

Puis, l'Empereur ajouta qu'il était en train d'écrire son histoire. — Alors, remarqua l'Anglais, l'histoire aura un triumvirat de grands hommes: Alexandre, César et Napoléon. L'Empereur le regarda fixement et dit: — Vous auriez eu raison, si la balle m'avait touché à Moscou, car mes derniers revers ont effacé la gloire de mes premières années. Les yeux de l'Empereur se mouillèrent, il s'éloigna dans la fond de la chambre et resta un moment silencieux. — J'ai été trop bon! dit-il le bout d'un instant. — Comment! trop bon? demanda l'Anglais. — Oui, trop bon; tous m'ont trahi. Quant aux maréchaux de France, ils ne valent pas cela. Il fit claquer ses ongles.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine

prodigue au roi les assurances les plus affectueuses; elle prend plus de soin que jamais de sa santé et de ses intérêts; mais, aux avertissements, aux conseils qu'elle lui donne, on voit qu'elle n'a pas perdu l'espoir de le gouverner; elle rêve du pouvoir autant que du bonheur.

Le roi et la reine de Naples. M. Albert Vandal analyse dans la "Revue des deux Mondes", de 1810 à 1812, entre le roi et la reine de Naples, correspondance inédite et conservée dans les Archives Marat. Sans être broillé, le ménage royal n'était pas parfaitement uni; la politique qui se dessinait, à qui Bertrand écrivait: "Pour vos sujets, soyez roi; pour l'empereur, soyez un vice-roi"; Marat entendait bien être un roi authentique et prenait un sérieux les intérêts de son peuple. Caroline, occupée surtout de l'avenir de ses enfants, considérait le royaume de Naples comme un bien de famille qu'il fallait conserver à tout prix par une soumission absolue à l'empereur, dont elle se sentait d'ailleurs la peur préférée. Napoléon appréciait son intelligence, son goût, ses allures de vraie femme du monde, qui contrastaient si fort avec le rastaquouérisme de la belle Pauline. Au moment du divorce impérial, Caroline est à Paris, Marat est dans le Lot, son pays natal. Partisan de l'alliance française, il a eu l'imprudence de se prononcer contre le mariage aristocratique, et lorsque celui-ci est décidé, la reine de Naples écrit lettre sur lettre à son mari pour l'engager à réparer l'impair; elle assistait aux fêtes nuptiales. L'empereur a voulu nommer la reine de Naples surintendante de la maison de l'impératrice; elle a décliné cet honneur qu'il l'eût obligée à se séparer de ses enfants pendant deux ans et qui eût porté ombre à son prestige personnel de sa femme. Elle accepte cependant d'aller chercher l'impératrice d'Autriche à la frontière et de l'amener en France. Dans les lettres qui racontent ce voyage, Caroline dépeint avec beaucoup de bienveillance le caractère de sa nouvelle belle-sœur: Marie-Louise est un "ange", un ange de jolie tournure qui rendra l'empereur très heureux; sa seule crainte est que, sur les rapports lyriques de la diplomatie, Napoléon ne se la figure trop belle. Elle même temps elle rassure Marat, Marie-Louise est un peu plus âgée, elle est mieux disposée à son égard, elle désire le connaître, elle veut visiter Naples, elle adore le macaroni. Le ménage napoléonien retourna à Paris une nouvelle loue de miel. Pendant la séparation suivante, les lettres deviennent beaucoup plus tendres: la reine